

18 novembre 1918, le meurtre d'Ernestine Detraux : un révélateur des frustrations réciproques.

Albert Léonard et Etienne Jacquemain



Ernestine Detraux

Le drame

Le 18 novembre 1918, à Wasseiges, un soldat allemand tire sur une villageoise de 27 ans, Ernestine Detraux. Elle mourra deux jours plus tard.

Le curé Lecart (1) en fait un bref récit dans le registre paroissial, puis, dans un rapport qu'il adresse à l'évêché en avril 1919 (2).

« Le 18 novembre 1918 arriva à Wasseiges une troupe de boches fort peu disciplinés. L'un d'eux s'étant rendu chez le fermier Detraux-Wéra pour réquisitionner de la paille, en reçut deux bottes. En exigeant une plus grande quantité, le fils Detraux refusa. L'allemand le menaça de son browning (3). Ce voyant, la fille Ernestine (4), pour protéger son frère, s'interposa mais reçut à bout portant au ventre une décharge de browning. Blessée le 18, elle mourut le 20 novembre après d'indicibles souffrances.

La pauvre Ernestine est morte, victime de la sauvagerie allemande, et cela pour une botte de paille. Le 22 novembre, eut lieu l'enterrement. En protestation de la barbarie boche, des soldats anglais, prisonniers libérés, ont porté le corps – le cercueil était recouvert du drapeau belge. Foule énorme et triste. »

-
1. Lecart Prosper, curé de Wasseiges de 1911 à 1924.
 2. Rapport du curé Lecart, du 13 avril 1919, sur la situation de la paroisse de Wasseiges durant la guerre. Rapport effectué à la demande des autorités ecclésiastiques – Archives de l'Etat.
 3. Le browning n'était pas un pistolet en usage dans l'armée allemande. Il faisait, par contre, partie de l'armement de l'armée belge. Il s'agissait donc vraisemblablement d'une arme volée.
 4. Ernestine Detraux, née à Wasseiges le 23 juin 1891 et y décédée le 20 novembre 1919.

Le 24 juillet 1919, le parquet de Huy descendra à Wasseiges et y interrogera plusieurs témoins. Le lendemain, on procédera à l'exhumation et à l'autopsie de la jeune femme.

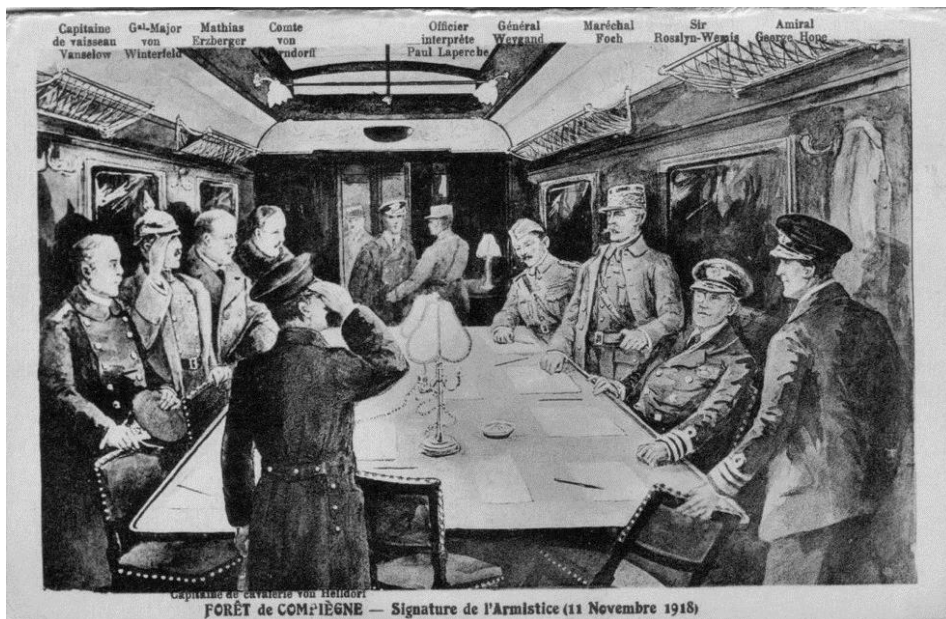
Sur sa tombe, au cimetière de la commune, figurent ces mots : « Victime d'une balle allemande par son amour fraternel ».

Comment comprendre ce crime intervenu le 18 novembre 1918 alors que les combats de la guerre ont pris fin et que l'armée allemande quitte le pays? C'est que les tensions et les frustrations d'une guerre jusqu'alors sans commune mesure sont grandes dans les deux camps.

La fin de la guerre et l'armistice du 11 novembre 1918

L'échec de l'offensive allemande de juillet 1918 en France va sceller le sort de la « Grande Guerre ». L'Allemagne est exsangue. La révolution gronde. Le 28 octobre, une mutinerie menée par des soldats lassés par la guerre éclate dans le port allemand de Kiel. La contestation se répand comme une traînée de poudre : des conseils de paysans, d'ouvriers et de soldats se constituent partout en Allemagne. A l'image de la Russie, des manifestants brandissent des drapeaux rouges. A Berlin, l'assemblée parlementaire proclame une République. Le Kaiser est destitué. Il s'enfuit en Hollande.

Sous la pression des événements, un gouvernement de transition est nommé. Il s'empresse de signer l'armistice à Compiègne le 11 novembre 1918. Ses termes ne constituent pas une capitulation mais un « cessez-le-feu ». Les combats sont néanmoins terminés. Le traité de paix de Versailles n'interviendra, lui, que le 28 juin 1919.



Signature de l'Armistice le 11 novembre 1918 - gravure de l'époque

Frustration et débâcle des troupes allemandes

A l'image de ce qui se passe en Allemagne, les frustrations des soldats allemands sur le front, en France mais aussi en Belgique occupée, sont énormes. Les soldats sont épuisés physiquement et psychologiquement, ils manquent de nourriture, de vêtements, de tout ...

La désillusion est totale. Pourtant, en 1914, dopé par une propagande hégémoniste, le soldat allemand était rempli de confiance et de morgue. Il avait foi en la victoire. Maintenant, pour lui, la partie est perdue. Son seul souhait est de rentrer chez lui. En lui grandit une profonde rancœur vis-à-vis de la hiérarchie qui les a conduits à l'échec, à la tuerie inutile, aux privations. Les officiers sont souvent malmenés et obligés de fuir.

Il en va de même pour l'administration allemande qui se délite totalement. Le respect de l'ordre, tant civil que militaire, n'est dès lors plus garanti. Le chaos s'installe.

La retraite allemande s'accomplit dans le désordre, voire l'anarchie. En 10 jours, « l'armée allemande » traverse à nouveau le pays, cette fois, dans l'autre sens. De longs convois de soldats exténués, dépenaillés, incontrôlables, s'étirent sur les routes : camions bâchés, attelages hétéroclites tractés par des chevaux, des vaches..., charrettes poussées par des hommes vaincus.



Retraite allemande en novembre 1918.

Ils vivent souvent de vols, de rapines, de pillages. Le butin est revendu illico. Parfois, ils en viennent à vendre leur propre équipement. C'est souvent la débrouille par la force des armes qui, paradoxalement, leur ont été laissées. Si, suivant l'article 6 de la signature de l'armistice (5), la cessation des combats s'accompagne de la mise sous protection des civils et des biens : « il ne sera apporté aucun dommage ou préjudice à la personne ou à la propriété des habitants. », il en va souvent bien autrement. Dans les faits, la horde des envahisseurs quitte le pays mais reste dangereuse pour la population civile.

-
5. Convention d'armistice du 11 novembre 1918. Article A. VI. : « Dans tous les territoires évacués par l'ennemi, toute évacuation des habitants sera interdite ; il ne sera apporté aucun dommage ou préjudice à la personne ou à la propriété des habitants. Personne ne sera poursuivi pour délit de participation à des mesures de guerre antérieures à la signature de l'armistice. Il ne sera fait aucune destruction d'aucune sorte. Les installations militaires de toute nature seront livrées intactes ; de même les approvisionnements militaires, vivres, munitions, équipements qui n'auront pas été emportés dans les délais d'évacuation fixés. Les dépôts de vivres de toute nature pour la population civile, bétail, etc., devront être laissés sur place. Il ne sera pris aucune mesure générale ou d'ordre officiel ayant pour conséquence une dépréciation des établissements industriels ou une réduction de leur personnel. »

Les frustrations belges

Pour les Belges, par contre, l'état se desserre. Dès le 11 novembre, les cloches des églises sonnent dans tout le pays. La population exulte mais sa rancœur, sa haine envers l'envahisseur, nourrie par toutes les frustrations et privations de l'occupation, est énorme.

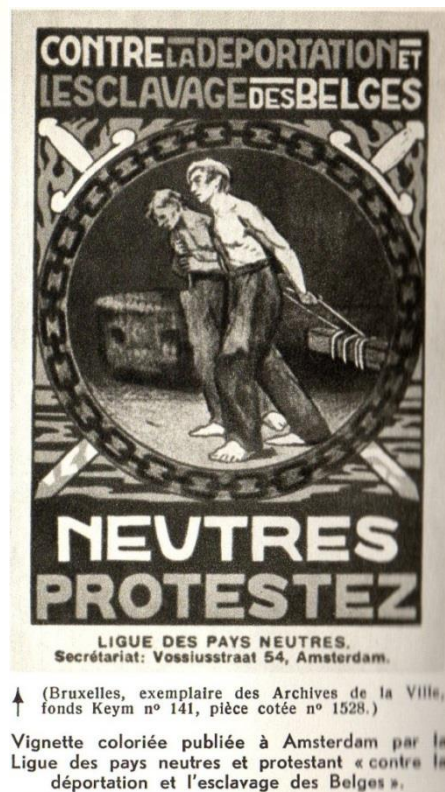
Des plaies béantes sont ouvertes. Elles réclament justice et réparation.

Pendant les quatre années de cette guerre interminable, la Belgique a été une « nation emprisonnée » (6). Conquis, meurtri, isolé, le pays était devenu une « prison collective » (7) où la population était contrainte de travailler pour soutenir le financement de l'« effort de guerre » de l'envahisseur qui pillait systématiquement les ressources et les biens.



Le déporté.

Dessin de Louis Ramaekers reproduit, entre autres, dans *Het Toppunt der Beschaving* (Amsterdam), 6^e série n° 3, 1916. — Les dessins de Ramaekers connurent un grand succès pendant et après la guerre; ils furent largement diffusés, notamment par la voie de *La Libre Belgique* clandestine.



↑ (Bruxelles, exemplaire des Archives de la Ville, fonds Keym n° 141, pièce cotée n° 1528.)

Vignette coloriée publiée à Amsterdam par la Ligue des pays neutres et protestant « contre la déportation et l'esclavage des Belges ».

"Histoire de Belgique" d'Henri Pirenne, illustrations

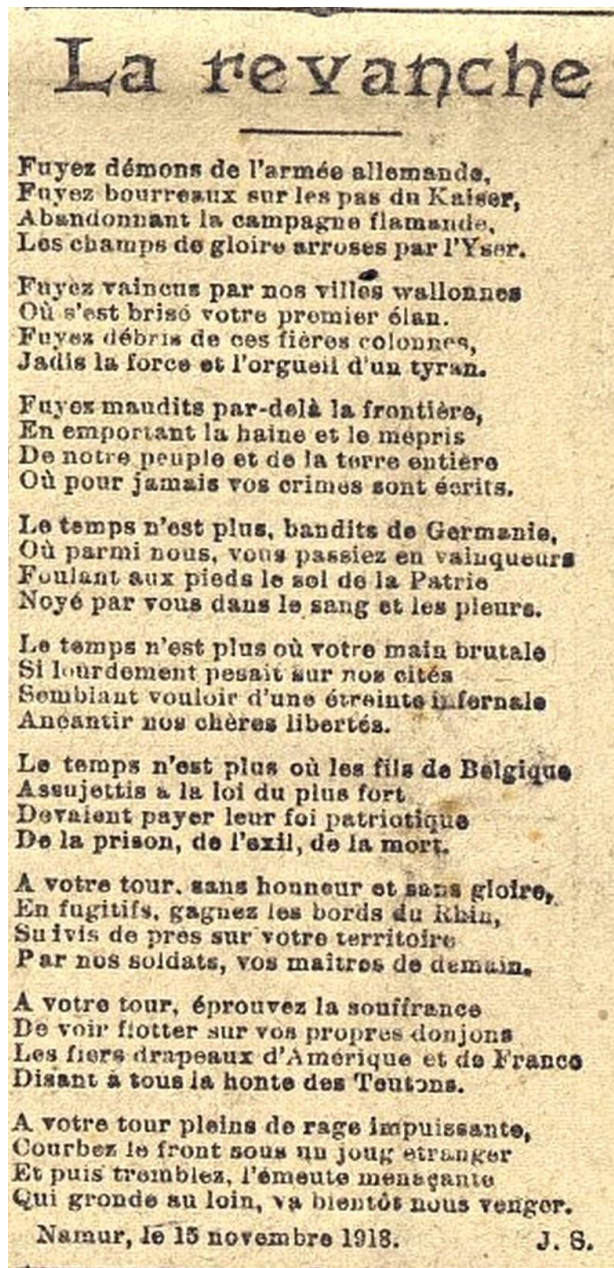
Wasseiges ne fut pas épargné par ce pillage en règle : réquisitions de toutes sortes : chevaux, bétail, beurre, céréales, etc..., menaces de déportation. En 1917, les envahisseurs démantèlent le « petit train Zaman » qui faisait la fierté du village pour expédier rails et matériel roulant en Allemagne (8).

6. Henri Pirenne : « Histoire de Belgique, Tome 4, 1954 – La Belgique et la Guerre mondiale.

7. Idem, op cit.

8. Abbé Louis Renard : « Quelques souvenirs de la grande guerre dans la région de Wasseiges ».

Après le 11 novembre 1918, confiants en la signature du cessez-le-feu, les Belges ne sont plus prêts à se laisser dépouiller sans réagir comme en atteste ce poème revanchard paru dans le journal *Vers l'Avenir* le 20 novembre 1918.



Poème revanchard, journal "*Vers l'Avenir*" du 20 novembre 1918

Aveuglés par leurs frustrations, certains abandonneront même la plus élémentaire prudence.

Conclusions

Fait divers tragique, la mort d'Ernestine Detraux est révélatrice de la tension extrême qui accompagne la fin des conflits : contexte où la moindre étincelle peut provoquer l'irréparable.

Elle fut victime de cette animosité réciproque : haine viscérale des Belges à l'encontre des occupants et frustration des soldats allemands vaincus laissés à leurs instincts revanchards. Ce meurtre restera totalement impuni, couvert par l'anonymat de « crime de guerre ».

Lors du Traité de Versailles de juin 1919, ce sont les mêmes ressentiments qui conduiront les vainqueurs à imposer des conditions draconiennes aux vaincus, en réparation des dommages subis. De frustrations en frustrations réciproques, un cercle vicieux insoutenable s'installera et contribuera à créer le terreau propice au germe du conflit qui allait voir les nations s'entre-déchirer à nouveau.



Caricature de Will Dyson dans le Daily Herald 1919 (9)

9) Caricature de Will Dyson dans le Daily Herald (1919). Notes : en haut : « Paix et future chair à canon » et en bas : « Le Tigre : C'est curieux : il me semble entendre pleurer un enfant. ». Au premier plan : Georges Clémenceau, le « Tigre », derrière, respectivement le président américain, Wilson, l'italien Orlando et le britannique Lloyd George. Au-dessus de l'enfant qui pleure est noté « 1940 class » (classe de 1940) qui sera en âge d'être mobilisée en 1940...

Bibliographie :

BERSTEIN, Serge – MILZA, Pierre, L'Allemagne de 1870 à nos jours, Paris, 2014.

DE SCHAEPDRIJVER, Sophie, La Belgique et la Première Guerre mondiale, Bruxelles, 2006.

DUMOULIN, Michel - DUJARDIN, Vincent – GERARD, Emmanuel, VAN DEN WIJNGAERT, Mark, Nouvelle histoire de Belgique, Vol. 2, 1905-1950, Bruxelles, 2006.

ISTA, Florent, La grande guerre, <http://www.daxhelet.eu/joomla/histoires-de-laronde/grande-guerre.html>.

PIRENNE, Henri, Histoire de Belgique des origines à nos jours, 4t., Bruxelles, 1948-1952.

RENARD, Louis, Quelques souvenirs de la grande guerre dans la région de Wasseiges, document dactylographié.